

Jusqu'à aujourd'hui, le miroir de notre salle de bains ne m'avait jamais paru bizarre. C'est Carla qui l'a acheté, peu après notre mariage, il y a douze ans. Pour tout dire, il ne me plaît pas vraiment : Carla a beau avoir six ans de moins que moi, elle a des goûts plus traditionnels que les miens. Je crois que j'aurais choisi un objet plus rectiligne et fonctionnel (ce pour quoi je penche toujours, sauf dans le cas où la courbe est clairement plus économique). Mais voilà, elle a toujours eu un penchant pour l'art nouveau.

“Steve est architecte, explique-t-elle volontiers, comme pour m'excuser. Il aime les lignes nettes, sans ambiguïté. Moi, je préfère les courbes. C'est pourquoi, des deux, c'est moi la potière.”

Ce qui me permet de sortir ma boutade habituelle : “Je n'ai aucun problème avec tes courbes. Tu sais bien que je n'ai jamais pu y résister !”

Même après douze ans de mariage et deux filles (Francesca, qui a dix ans, et Leonie, sept), ses courbes me ravissent comme au premier jour.

Non que j'aie de fréquentes occasions d'assouvir le genre de désir qu'elle provoque en moi : avec deux filles aussi curieuses que des écureuils toujours dans nos pattes, je dois être constamment sur mes gardes. Sans compter que,

presque tous les jours, Carla doit aller au bureau du magazine féminin dont elle dirige la section fiction ; désormais, la poterie n'est plus qu'un passe-temps. Restent donc les week-ends où les filles dorment chez des camarades. Pendant la semaine, depuis plusieurs mois, nous avons une jeune fille au pair, Silke, qui vient de Stuttgart et que Carla a engagée pour s'occuper d'elles. (Je devine que Silke, blonde et soyeuse comme son nom, a d'autres vertus, que l'on peut imaginer se fondant dans des vices délectables ; mais c'est là un territoire que je ne me suis pas permis d'explorer.) Il est donc possible, plus souvent qu'avant, de demander à Carla de faire la grasse matinée. Depuis douze ans, son inventivité, qui fut pour moi dès le début l'un de ses principaux attraits, n'a pas diminué ; au contraire, car elle est devenue encore plus ingénieuse, plus imaginative, plus merveilleusement provocante.

J'en ai eu la preuve pas plus tard que ce matin. J'avais encore des picotements d'excitation lorsqu'elle s'est penchée sur moi pour me dire au revoir : j'eus le plus grand mal à ne pas agripper ses longs doigts pour la faire revenir au lit. Mais non : à sa manière ludique et gracieuse, elle s'échappa, alla jusqu'à la porte et me fit un signe de la main.

“Ne paresse pas trop au lit, dit-elle, avec un sourire taquin, le teint encore un peu rougi par le plaisir, suivi par la douche qu'elle venait de prendre.

— Ne t'inquiète pas pour moi. J'ai rendez-vous à dix heures au chantier avec le promoteur et le directeur de projet.

— Au nouveau centre commercial ?

— Hélas.

— Il serait temps que tu passes à autre chose. Ils t'exploitent, Steve.

— Je ne leur accorde pas plus d'une heure, la rassurai-je. Je les ai prévenus hier. Je veux avancer sur le projet de rénovation de Khayelitsha.

— Celui avec Lydia ?

— *Ja*. Ce n'est pas que ce soit lucratif...

— Nous n'avons pas besoin de l'argent. Tu devrais t'investir plus souvent dans ce genre de projet.

— Parce qu'il est destiné au «peuple» ?

— Pas de cynisme, je t'en prie, Steve.

— Absolument aucun, mon amour. Je te le promets. Cela dit, ce pays n'a plus besoin de charité. Mais de se retrousser les manches. De foncer. Et d'acquérir le sens des responsabilités.

— Oui, monsieur le ministre.

— Si seulement plus de ministres pouvaient tenir ce discours ! Je ne plaisante pas.”

Elle revint doucement et se pencha sur moi pour un dernier baiser. Je tentai de glisser une main lubrique entre ses cuisses. Elle se mit à rire et retira les couvertures avant de les laisser tomber par terre et de partir en courant. Quelques minutes plus tard, j'entendais sa voiture sortir du garage tout en bas sous la maison. Je la suivis mentalement, le long des rues sur les hauteurs de Fresnaye, jusqu'à Beach Road, glissant en surplomb des flots qui scintillent dans l'éclat du matin, et puis Lion's Rump jusqu'au quadrillage des rues du centre-ville. Les mêmes mouvements fluides que j'ai souvent contemplés, fasciné, tandis qu'elle fait tourner un pot sur son tour, avec une harmonie parfaite entre improvisation et maîtrise totale, ou bien quand, avec délicatesse, à partir de tresses d'argile luisante elle crée une forme.

Il aime les lignes nettes, sans ambiguïté. Moi je préfère les courbes.

Je peux comprendre pourquoi le miroir lui a tellement plu. Dans la catégorie art nouveau, c'est une splendeur, en forme de harpe tenue par une jeune créature langoureuse et nue, crinière flottante tombant sur le visage, bras aux allures sinueuses d'ailes de cygne, terminés par de longues mains aux doigts effilés faits pour les caresses sensuelles. Trop beau, en réalité, pour une salle de bains ; mais il est vrai que je m'étais plaint de notre miroir fêlé au-dessus du lavabo, dans la bâtisse XIX^e de Kenilworth où nous avons entamé notre vie de couple. (C'est elle qui avait insisté pour que nous l'achetions mais, quelques années plus tard, quand avait été mis en vente un terrain en hauteur à flanc de colline, surplombant la mer, je me suis précipité : c'était un investissement à ne pas manquer, sans compter qu'il me permettait de réaliser mon rêve : dessiner les plans de ma propre maison.)

“Désormais, tous les matins, tu pourras te raser avec panache.

— Tu sais bien que je ne me rase que tous les deux jours.”

Elle fit une grimace moqueuse : “Mon pauvre petit mari démuni. Tu n'étais pas vraiment fait pour l'Afrique, n'est-ce pas ?

— Toi non plus, tu n'es pas vraiment faite pour l'été, le soleil et le surf. Avec ta peau de rousse genre lait écrémé et tes pites de rousseur. Nous serons toujours inadaptés ici, ma chérie. La petite tribu blanche perdue d'Afrique. Et fière de l'être.

— La nation arc-en-ciel est censée tous nous intégrer. Si ce n'est pas le cas, je peux toujours me teindre.

— Je te l'interdis.”

Car c'est sa crinière qui m'a attiré d'abord : rousse, rouille, catégorie cabernet sauvignon, épaisse, abondante, généreuse, luxuriante, cascadant jusqu'au creux des reins, signe indéniable de passion et de générosité.

“Nous essaierons simplement de réussir ensemble, dis-je avec un sérieux de façade, comme si j'avais proposé un toast. Si tout le reste échoue, dorénavant nous aurons toujours un miroir... Miroir, dis-moi qui est la plus belle.

— Ne t'en fais pas, tu es un as de la survie, Steve, répliqua-t-elle sans rire.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Tu sais jouer le jeu. Et battre tous les autres sur leur terrain.”

Compliment ou gifle du revers de la main ?

Cela dit, je suppose qu'elle avait raison. Et que c'est toujours le cas ? Au tout début, j'avais souvent l'impression d'avoir démarré dans la vie avec un handicap, comparé à d'autres étudiants auxquels leurs pères avaient tracé la voie avec ce qu'il fallait d'argent et d'appuis politiques du bon bord. Avec l'âge, ma mère, dont la famille aimait rappeler qu'elle avait fait un mauvais mariage, devint plus acariâtre et venimeuse ; elle décida de devenir dactylo et finit secrétaire au Divisional Council. Mon père travaillait aux chemins de fer et finit contrôleur dans le Trans-Karoo. Ce qui, à mes yeux de tout jeune enfant, avait d'abord été auréolé d'une aura de glamour se réduisit au fil du temps en occupation honteuse. Mais, à sa façon, ce fut peut-être une bonne chose puisque, pour réussir, j'ai toujours dû travailler deux fois plus que tous mes amis, de sorte que je me faisais remarquer. Il n'était pas exclu, même s'il y avait un

soupçon de condescendance dans l'attitude, de considérer la pauvreté comme une vertu. Et puis, en fin de compte, ma famille n'a jamais vraiment été "pauvre" : au pire, j'imagine que nous appartenions à la masse des "moins privilégiés" auquel faisait invariablement allusion le *dominee* dans l'avant-dernière phrase de son sermon le dimanche, intimant bientôt au plus jeune membre de la congrégation d'arrêter de gigoter alors qu'on allait entonner les arpegges triomphants de *La Grâce singulière de Ta Miséricorde éternelle, amen*.

Il est indéniable que, pendant ces années sombres, quand je me préparais à entrer dans le milieu fermé des architectes, c'était marche ou crève. Mais, finalement, je réussis à marcher sans trop de mal. L'important, c'était de ne pas faire chavirer le navire, jamais ; ne pas non plus paraître s'accommoder trop facilement de la situation ; et, enfin, s'assurer d'être assez bon ou de faire ce qu'il fallait pour attirer l'attention sur soi : les gens qui comptaient devaient s'intéresser à vous, vous distinguer et vous vouloir, vous et personne d'autre. Car, au fur et à mesure que l'apartheid se raffinait (même si ses principes de base demeuraient aussi rudimentaires que jamais), il fallait que ses technocrates vous perçoivent comme un créateur à la page – en matière de technologie, de planning social, d'engineering économique, en bref, dans toutes les stratégies d'avenir, dans tous les domaines où l'architecture avait un rôle à jouer ou était susceptible d'en jouer un. Il suffit de voir ce que des architectes comme Albert Speer ont pu réaliser sous la férule de monstres tels

que Hitler. Et, de façon moins condamnable, moins controversée, Niemeyer, Frank Lloyd Wright ou Alvar Aalto. Sans oublier Haussmann et sa rénovation de Paris ou, plus récemment, Renzo Piano sous Pompidou ou encore des gens comme Johann Otto von Spreckelsen sous Mitterrand. Et Tokyo. Sydney. Berlin.

D'abord, je devais être, au niveau politique et moral, entièrement transparent, un "homme sans qualités", déviant ni à gauche ni à droite. Dans le domaine politique, cela me venait aisément. Moins par calcul, d'ailleurs, que parce que ça ne m'intéressait pas, voilà tout. Les idéologues diraient, je le sais bien, que, dans un pays comme l'Afrique du Sud, c'était déjà, en soi, un choix politique ; mais je crois, honnêtement, que je ne voyais pas les choses de cette façon. En toute sincérité, ça m'était "équidistant". Bien sûr, j'avais ma propre expérience du bien et du mal et ma petite idée sur la question ; mais il me semblait vain ne fût-ce que d'essayer de penser à "agir". J'étais d'avis que ce n'était pas du ressort des individus. Donc, je préférais ne pas m'en mêler. Ayant pris consciemment ma décision, je dus ensuite m'assurer de faire impression, d'une manière ou d'une autre, dans mon travail, dans mes activités sportives, que sais-je ! Je faisais du sport depuis toujours (du cricket, du tennis et un peu de rugby) mais je ne me distinguais d'aucune manière dans le domaine. A éliminer, donc. Dans le domaine musical ou théâtral, en peinture, je suppose que j'avais un certain talent mais, dans ce pays, à cette époque-là, ça n'aurait eu aucun effet. Les hommes au pouvoir se moquaient totalement de la culture, de quelque façon qu'on envisageât la chose.

Restaient les études. De façon sereine, très concentré, très méthodique, j'établis une stratégie. Après tout, ce qui était en jeu, ce n'était jamais que toute ma vie à venir. Mais, en fin de compte, je dois avouer que ce fut autant une question de chance que de calcul.

Pour mon avant-dernière année en fac, je présentai un portfolio dont les croquis et les projets étaient si audacieux et novateurs que le chef de la section, flanqué de deux examinateurs extérieurs, fut obligé de m'accorder un rendez-vous. L'entrevue fut longue et, à l'occasion, pénible. Mais je m'étais bien préparé. J'évitai le moindre soupçon de provocation ou d'affrontement. Je leur témoignai tout le respect qui leur était dû sans faire acte de soumission : prêt à la discussion mais pas à la dispute. Je tentai de donner de moi l'image d'un garçon intelligent et original, sans une trace d'arrogance ou de suffisance. Je voulais apprendre d'eux et de mes erreurs, pas leur donner une leçon. Ils apprécièrent. Non, je ne réussis pas à gagner sur tous les plans, loin de là, mais je les amenai à revoir leurs positions. Et cela eut des effets en dernière année. Après les examens de fin d'études et la distribution des diplômes, je reçus des propositions de trois grandes entreprises du Cap, pas moins. C'est ainsi que tout a commencé.

Sans oublier une sacrée aubaine. Mon meilleur copain de fac, Martin Coetzer, devint avocat, mais nous partagions le même goût pour la musique, notamment l'opéra. Or voilà qu'un jour, en dernière année de fac, tandis que je me rendais à une conférence sur l'urbanisme, un connard ne marqua pas le stop et manqua réduire en bouillie la petite auto que je venais

de m'acheter ; il eut l'audace de prétendre que j'étais responsable. Quand Martin eut vent de l'histoire, il insista pour que, vainquant ma répugnance à traiter avec la justice, au lieu de régler les réparations et les dommages exigés par le coupable, je lui fasse un procès. Il me guida en sous-main lors de la procédure, à l'issue de laquelle mon adversaire dut prendre tous les frais à sa charge. Vers la même époque, lors d'un des nombreux week-ends que je passai avec Martin chez ses parents, la discussion vint sur les aménagements qu'ils envisageaient de faire dans leur maison. Je fus amené à prendre part à la conversation et suggérai plusieurs idées que je leur présentai ensuite par le biais d'une série de croquis ; pour mon plus grand plaisir et à ma grande surprise, ils me confièrent le projet, plus, je crois, parce que j'étais l'ami de Martin que pour toute autre raison. Le père de Martin (corpulent, affable d'apparence, généreux envers ses amis et sa famille mais réputé impitoyable par ailleurs) était une des sommités du Parti et je savais ce qui pourrait advenir si je réussissais à le persuader de m'accorder son approbation, sans parler de son soutien enthousiaste !

L'affaire prit un tour plus favorable que tout ce que j'aurais pu espérer. Je pense qu'un peu de l'inspiration illuminée qui m'avait animé lors de la constitution du fameux portfolio à la fac se retrouva dans le nouveau projet : solide et fiable, il dénotait aussi – vous êtes libre de me croire ou pas – un certain sens de l'inventivité et de l'inattendu. Le clan familial fut ravi et tint absolument à me présenter à ses amis. Dont plusieurs me demandèrent de travailler à leurs propres projets : des rénovations et des extensions

mais aussi de nouvelles demeures. Et de nouveaux bureaux. Sans compter une église, pour une congrégation de Johannesburg qui jugeait indispensable de faire mieux que la congrégation voisine. Mais le pompon, si je puis me permettre, ce fut un nouvel immeuble pour une grande compagnie d'assurances, une société qui avait alors besoin de redéfinir son image : la plupart de ses succursales disséminées dans le pays étaient à l'époque d'un gris fonctionnel, aussi sévères, rassurantes et peu novatrices que la mine pincée des chefs du Parti et de l'Église : les deux faces de la même pièce. Désormais, ce que cette entreprise souhaitait, c'était caracoler à l'avant-garde de la pensée originale (quoique toujours fidèle et fiable) du Parti.

Ce fut le premier pas vers la réalisation de la construction dont je suis encore le plus fier aujourd'hui : Claremont Heights, l'immeuble d'habitation controversé, dénigré par d'aucuns comme une version moderne de *La Tour de Babel* de Bruegel mais jugé par d'autres (les connaisseurs, si je puis me permettre) comme l'égal de l'immeuble Chrysler de New York, de certains gratte-ciels les plus récents le long de la Tamise ou à Leipzig, sans omettre Dubaï, bien que mon ensemble ait été exécuté, bien sûr, à une échelle plus modeste. Je réussis à obtenir le contrat au nom d'un des premiers consortiums de pointe établis sous la bannière du Black Empowerment, l'émancipation économique des populations noires en Afrique du Sud.

Tout ceci je l'ai fait, suis-je heureux de dire, sans causer de remous et en restant en phase avec les bouleversements politiques et sociaux de notre pays. Durant les années d'apartheid,

tout en évitant les positions ouvertement politiques, j'avais engagé de prudentes manœuvres dans le sens d'une coopération avec des architectes, des ingénieurs civils et des acteurs du planning social noirs, ce qui, j'en suis intimement convaincu, persuada le gouvernement qu'il "était en phase avec l'air du temps" et "à la pointe du progrès" ; lorsque le mouvement pour la démocratie gagna du terrain, j'étais donc prêt à me montrer sous mon vrai jour et à suivre le rythme des acteurs du nouveau régime.

Ce matin, allongé bras et jambes écartés dans notre grand lit aux draps froissés encore mouillés après nos ébats, je ne pus m'empêcher d'éprouver un sentiment d'intense satisfaction. A quarante-quatre ans, je ne me suis pas si mal débrouillé, non ? Maison tout en verre et acier brossé sur trois niveaux, énergie solaire et chauffage au sol, le moindre centimètre carré conçu par moi, sur les hauteurs de Fresnaye avec vue sur le vaste panorama outremer de l'Atlantique ! Partenaire d'un des grands bureaux d'architectes du Cap, jouissant en outre d'une enviable réputation personnelle. (Dans mon bureau du niveau moyen de la maison sont affichés sous verre plusieurs certificats qui témoignent de récompenses glanées au fil des ans.) Une épouse que m'envient mes amis et tous mes clients qui ont eu la chance de la rencontrer. Deux petites filles charmantes et bourrées de talent : en décembre dernier, la petite Leonie a dansé dans un ballet à Artscape ; il y a deux ans, à l'âge de huit ans, une peinture de Francesca fut sélectionnée pour illustrer un calendrier de Sanlam sur la peinture à l'école. Pour être totalement honnête, je dois avouer que j'aurais aimé avoir au moins un fils ; cela dit, il n'est jamais trop

tard. Dans notre garage dont “on pourrait faire un appartement” (comme dirait un agent immobilier), sont garés : une Volvo gris métallisé pour les sorties en famille ; un 4 X 4 Ranger pour les week-ends dans notre maison de campagne près de Paternoster ; la petite Mercedes de Carla (elle aurait préféré prendre une vieille Volkswagen cabossée, ce dont j’ai réussi à la dissuader) ; sa vieille Renault que nous gardons pour des gens comme Silke ; et, naturellement, mon petit bijou à moi, ma Porsche rouge super classe.

La décoration intérieure de notre villa consiste principalement en œuvres de mon beau-père : nous travaillons ensemble depuis si longtemps qu’il connaît mes goûts de A à Z. Carla participe largement au choix des tableaux, même si j’ai fait quelques suggestions, notamment les deux Irma Stern, le Maggie Laubscher et, plus récemment, le Gerard Sekoto, et des toiles de jeunes peintres qui sont des valeurs montantes. Qu’on me permette d’insister : il ne faut pas voir là un quelconque matérialisme conquérant ou le moindre désir d’accumuler, de *posséder*. Je crois à des valeurs spirituelles (j’ai dans ma bibliothèque toute une série de romans de Coelho, que j’ai fait relier en cuir et dont l’un, *Manuel du guerrier de la lumière*, est dédié par l’auteur). Si je puis me permettre de préciser les choses, tout cela est plutôt le signe que je souhaite vivre la vie à fond.

Il est très heureux que Carla et moi soyons encore assez jeunes et vigoureux pour que tout cela fonctionne. Compte tenu de ses responsabilités au magazine, elle n’a pas beaucoup de temps libre même si, en ce moment, elle peut se reposer sur Silke. Quant à moi, j’essaie d’aller

à la salle de sport trois fois par semaine. Pas plus, pas moins. Nos corps ont besoin qu'on s'occupe d'eux et, qui sait, peut-être même qu'on les dorlote. Je dois avouer que, lorsque je me regarde dans la glace (le plus souvent le miroir art nouveau que Carla m'a acheté pour que je me rase), je suis content du reflet qu'elle me renvoie. Il n'est jusqu'au léger grisonnement des tempes qui ne soit seyant. Je suppose qu'à l'instar de la plupart des hommes de ma connaissance je n'aurais aucune difficulté à me lancer dans une aventure ou deux. Ce ne sont pas les opportunités qui manquent. Plus d'une fois, une jeune créature m'a fait du gringue. Mais je suis heureux de dire que, depuis mon mariage, je n'ai jamais cédé une seule fois à l'envie de vagabonder. J'ai foi dans les anciennes valeurs comme la monogamie. Cela dit, je suis forcé d'avouer que je suis attiré par la jeune et nubile Silke. Je me suis surpris à me demander comment étaient ses seins. Et, impudiquement, ses poils pubiens. Sont-ils aussi blonds, lumineux et soyeux que ses cheveux ? A moins qu'elle ne se rase ? Je me rappelle une fille au bureau peu après que j'eus rejoint la compagnie, *avant* mon mariage. Stephanie. Son naturel, son ingénuité quand elle s'est déshabillée la première fois : la candeur de sa fente, l'arrondi provocant des lèvres.

Quand, peu après, j'ai rencontré Carla et, dans un moment de grand enthousiasme, lui ai demandé de raser sa motte, elle a refusé, sans en faire une histoire mais avec fermeté. Je n'ai pas insisté. C'eût été idiot, de toute manière. Elle était, et est encore, assez belle sans rien ajouter ou retrancher. Allongé dans notre lit, ce matin, je n'avais même pas besoin de fermer

les yeux pour voir ce coin de poils roux foncé, ensorceleurs, d'une douceur et d'une longueur inhabituelles, qui recouvrait son mont avec une telle discrétion que, de loin, on aurait cru à la touche hésitante d'un pinceau : quelques traits qui montrent autant qu'ils cachent. (J'ai vu ce même effet sur des tableaux de David Le Roux. J'en ai même acheté un. Compte tenu de l'état actuel du marché, il devrait bientôt valoir son pesant d'or.) La voir, la humer, la goûter.

Il pourrait sembler tiré par les cheveux de sauter du con de Carla à ses céramiques mais le lien est direct et intime. Je ne pourrais imaginer faire l'amour avec elle sans voir ses mains. Ses longs doigts effilés, sensibles, délicats, dont les extrémités, néanmoins, sont étonnamment carrées. Ses doigts qui se déplacent avec ce que je ne puis décrire que comme une énergie languoureuse sur la surface lisse, glissante d'une poterie qu'elle tourne : gestes adroits, assurance infinie, comme si elle savait toujours précisément où elle allait et pourquoi – alors que, en même temps, elle m'a toujours avoué que tout n'était que tâtonnement, littéralement, en quête du produit final (une expression qu'elle n'emploierait jamais).

La première fois que j'ai vu ses poteries, c'était à *La Porte jaune*, la galerie d'art de Gardens Centre. Elles étaient toutes de sa période bleue, pendant laquelle elle mettait une bonne dose de cobalt dans ses engobes et ses vernis ; ses poteries étaient inhabituellement bulbeuses, les bases de grosses calebasses bien rondes s'affinant en cols délicats ou, parfois, tels des champignons, fines à la base et gonflant pour se terminer en plénitudes globuleuses. Des formes sensuelles, sexuelles. J'ai acheté sur le coup

toutes les pièces exposées et ai demandé aux galeristes l'adresse du sculpteur. Ils ont refusé de la communiquer. Ils m'ont cependant proposé de lui transmettre la mienne et de la laisser décider si elle voulait me contacter. La procédure était tout à fait correcte mais me mit passablement en rogne, laquelle fut aggravée par le fait qu'il lui fallut trois semaines pour me répondre : et encore ! une simple carte sur laquelle elle avait griffonné son numéro à la hâte. J'étais tellement agacé que j'ai fait exprès d'attendre un mois avant de lui répondre.

Par la suite, tout est allé beaucoup plus vite. Lors de notre toute première rencontre (inévitavelmente, à *La Porte jaune*), nous avons entamé une discussion dont on pourrait dire qu'elle se poursuit encore. Et dont le moteur fut, assez bizarrement, non pas son travail mais celui de son père : nous découvriâmes en effet que c'était le décorateur avec lequel je collaborais sur plusieurs projets depuis près d'un an déjà. Il n'avait jamais parlé d'elle lors de conversations que j'avais eues avec lui : notre relation était strictement professionnelle, même s'il était venu chez moi plusieurs fois pour discuter de projets. Si... pardon : il avait signalé qu'il lui avait demandé de réaliser de grandes jarres pour la demeure d'un mondain à Llandudno, sur laquelle nous venions à peine de commencer à nous pencher. Mais Carla avait refusé, prétextant qu'elle n'avait pas envie de travailler pour ce genre de personnes ; le client et moi-même pouvions aller nous faire foutre. Sa façon de parler n'a jamais été des plus délicates ; il m'arrive régulièrement de m'étonner d'entendre un tel langage sorti de la bouche d'une femme dotée de son genre de beauté apparemment si fragile.

Pour notre deuxième rencontre, un soir où elle a accepté de prendre une liqueur chez moi après un dîner, au milieu de la conversation très intense et érudite sur une exposition que nous avions vue dans la journée, elle me demanda soudain : “Pourquoi me regardez-vous avec ces yeux-là ? – Je ne vous regarde pas avec un regard particulier, je fais seulement attention à ce que vous dites. – Conneries ! Je pense que tout ce que vous voulez c’est me sauter.” Je me suis mis à bégayer comme un adolescent : “Carla ! Comment pouvez-vous ! Je vous assure.” M’adressant alors un petit sourire presque collet monté, avec une lueur profane dans ses yeux verts angéliques, elle dit sans ciller : “Fais-le tout simplement, Steve. Tu te sentiras tellement mieux, après.” Un infime scintillement dans ses yeux qui me mettaient au défi. “Dans ce cas...”

Elle continua de refuser la commande pour Llandudno, refusa de s’engager avant de se sentir prête pour ce genre de compromission mais, peu avant la date de livraison de la villa au client, elle céda : “D’accord, j’ai réfléchi. J’ai besoin de l’argent. Je vais essayer. Mais pas plus de cinq jarres.

— Nous avons en tête une douzaine, Carla. Tu comprends, il en faut dans toute la...

— Alors prends-toi une autre pute qui fasse les autres.

— Comment peux-tu insulter les artistes de la sorte ?

— Parce que, en fin de compte, nous sommes tous pareils.” Son petit sourire méprisant, désormais familier. “Au moins, certains d’entre nous le font par plaisir.”

Allongé ce matin dans le lit sur nos draps froissés, me remémorant ces souvenirs avec bonheur, j'ai entendu une voiture arriver au pied de la maison, la porte d'entrée claquer, puis des bruits de pas : Silke revenait de l'école où elle avait déposé les enfants. Il était vraiment temps de me mettre à pied d'œuvre.

Je repoussais les draps imprégnés de notre odeur, pivotai sur le derrière et restai assis au bord du lit pendant un bon moment, à regarder par la baie vitrée l'envolée du golfe au loin, en contrebas, avant de poser le pied sur l'épaisseur moelleuse du tapis qui me mena jusqu'à la salle de bains. Il y avait encore des flaques d'eau sur le carrelage blanc ; Carla avait laissé sa serviette vert foncé roulée en boule en plein milieu. Je la pris, la pendis à la barre en chrome, avant d'attraper la mienne, que je posai sur l'épais tapis blanc devant la douche ; puis je grimpai dans le bac et me soumis au jet abondant d'eau brûlante.

Je pris mon temps pour effectuer l'immuable routine de la douche quotidienne : savonner, laver et rincer les cheveux, les bras, les aisselles, la poitrine, le ventre et, lentement, avec satisfaction, le sexe, les fesses, avant de descendre le long des jambes jusqu'aux pieds : tout cela les yeux fermés à cause de la mousse. Quelques secondes d'eau froide, pendant lesquelles je manquai d'air, vocalisai sous le choc d'un plaisir primitif, avant de ressortir. Je pris ma serviette et me séchai vigoureusement jusqu'à ce que mon corps resplendisse d'une vitalité recouvrée.

C'était jour de rasage. Je sortis le rasoir de son boîtier brillant à côté de l'élégant lavabo double, fis couler l'eau chaude, vérifiai la température,

appliquai voluptueusement la crème à raser sur mon visage et me préparai à poursuivre...

C'est là que je m'interromps.

Je fixe le miroir art nouveau, le miroir en forme de harpe que tiennent les bras et mains gracieusement sinueux de la fille nue en étain, à la longue crinière flottante.

Ahuri, pétrifié, grelottant tout à coup à cause d'une brusque sensation de froid, je contemple mon regard.

Puis je me penche en avant jusqu'à ce que mon front touche la surface embuée de la glace.

Je vois mes yeux accablés, écarquillés, puis réduits à de simples fentes.

Je passe une main mouillée sur la glace pour essayer d'y voir plus net.

La fille nue en relief sur le cadre en étain me renvoie mon regard. Est-ce bien une grimace que je vois là sur son beau visage, une grimace que je ne lui aurais jamais vue ?

Je lâche le rasoir, me penche en avant pour rincer la mousse, avant de me redresser.

Encore une fois, je scrute mon reflet dans le miroir. Je n'ai jamais vu ce visage avant. Involontairement, je porte la main à la joue. Le reflet fait de même.

Je sens sur ma joue les extrémités ahuries de mes doigts. C'est donc bien : moi.

C'est impossible. Ce ne peut pas être moi.

L'homme qui me dévisage est noir. De même la main qui touche sa joue.

Lorsque, me détournant du reflet, j'abaisse les yeux sur ma poitrine, sur mon ventre, sur la vulnérabilité de mon pénis encore en partie distendu d'avoir été en contact avec le jet exubérant de la douche, sur mes jambes, jusqu'aux pieds : mon corps, uniformément net, propre et luisant, est marron foncé.